

Essai

Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Andrée Ferretti, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, Renaud Longchamps, Michel Nareau et Vincent Thibault

Numéro 135, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

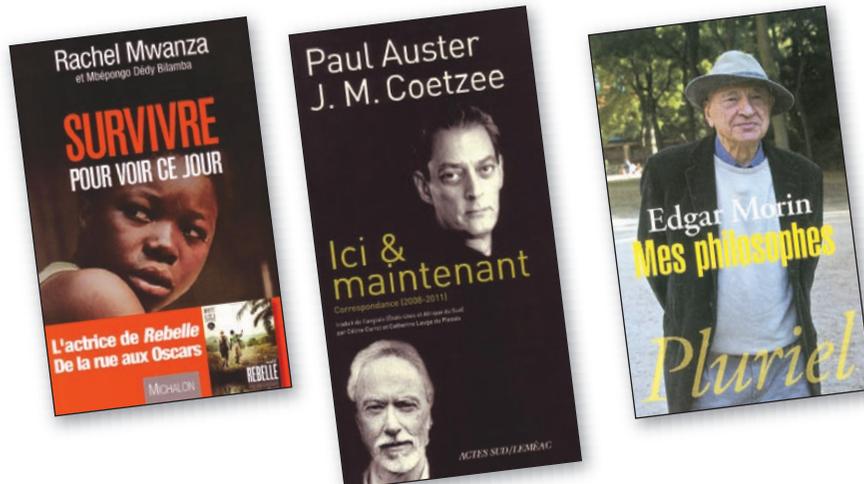
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bourneuf, R., Cliche, Y., Ferretti, A., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Longchamps, R., Nareau, M. & Thibault, V. (2014). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (135), 50–57.



Rachel Mwanza et Mbépongo Dédy Bilamba
SURVIVRE POUR VOIR CE JOUR

Michalon, Paris, 2014, 185 p. ; 22,95 \$

C'est vraiment une histoire incroyable que nous relate dans ce livre la Congolaise Rachel Mwanza, la jeune vedette du film québécois *Rebelle* du cinéaste Kim Nguyen : celle d'une enfant de la rue, une *shégué*, comme on dit là-bas, renvoyée de son foyer sous la pression de sa grand-mère dominée par des croyances mal-saines de sorcellerie, qui croit sa petite-fille possédée par le Malin.

Au début, c'est pourtant pour Rachel une belle histoire. Elle a la vie sans souci d'une enfant de Mbuji-Mayi, une petite communauté à 1000 kilomètres de la capitale, jouant avec ses amis, profitant des grands espaces. Mais son destin prend un mauvais tournant quand la relation entre ses parents se dégrade, ce qui amène la famille de six enfants à quitter son village pour Kinshasa, sans le père, mais avec la grand-mère maternelle. Rachel, la troisième de la fratrie, y atterrit à neuf ans.

À Kin, comme est nommée la mégapole invivable de la République démocratique du Congo (RDC), la famille échoue dans un petit logis misérable, survivant laborieusement, au jour le jour, et c'est « la fin de l'insouciance », comme le dit Rachel. Elle ne va plus à l'école, elle a faim, voit sa mère s'absenter pour de longs séjours afin de subvenir ailleurs aux

besoins de la famille. La mère s'exile même hors du pays, en Angola, et Rachel, très attachée à elle, n'aura ensuite plus de ses nouvelles.

Comme les malheurs dus à la pauvreté extrême accablent la famille, la grand-mère voit Rachel comme la source de ses tourments, comme une sorcière qu'il faut chasser. Rachel se retrouve donc à la rue, bannie de la communauté. « Pire qu'un voleur de marché ou un politicien corrompu, dans la société kinoise, la personne accusée de sorcellerie concentre toute la haine d'un peuple accablé. »

De fil en aiguille, Rachel arrive néanmoins à s'en sortir un peu, notamment en jouant dans un documentaire belge sur les enfants de la rue à Kinshasa. Ce rôle lui ouvre ensuite les portes pour une audition qui changera, radicalement, sa vie. Le cinéaste québécois Kim Nguyen et son équipe sont en ville pour une fiction relatant le vécu d'une enfant de la rue, qui sera forcée par des milices de tuer ses parents, mais qui tombera aussi amoureuse d'un jeune garçon de son âge. Elle passe une audition. Son émotion crève l'écran. Elle est sélectionnée, sur-le-champ.

Le reste est un conte digne de Walt Disney. Non seulement le film connaît un succès fulgurant, mais la jeune Rachel est primée au Festival international du film de Berlin, en plus d'être en lice pour un prix aux Oscars, à Los Angeles, où elle se

rend. S'ensuivent des séjours comme vedette de cinéma à Montréal, Toronto, Paris... Puis une fondation à son nom, pour venir en aide aux enfants de la rue en RDC. Trop beau pour être vrai, mais vrai quand même. Émouvant.

Yvan Cliche

Paul Auster et J. M. Coetzee
ICI & MAINTENANT

CORRESPONDANCE (2008-2011)

Trad. de l'anglais par Céline Curliot et Catherine Lauga du Plessis

Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2013, 315 p. ; 34,95 \$

Que m'attendais-je à trouver en plongeant dans cette correspondance qui s'étale sur trois années ? Un prolongement de l'œuvre de Paul Auster que je suis avec intérêt depuis la parution de la *Trilogie new-yorkaise* ? La découverte d'un auteur dont le nom m'est tout aussi connu que son œuvre m'est inconnue dans le cas de J. M. Coetzee ? Une complicité littéraire qui ferait tout à la fois écho aux thèmes abordés par Paul Auster (la quête d'identité, la solitude, la désintégration d'une société) et aux grandeurs et misères inhérentes au travail d'écriture ? De nouvelles avenues de lecture en découvrant des auteurs jusqu'à ce jour inconnus ? La révélation de préoccupations jusque-là tues ? La possibilité de renouer avec un genre littéraire renouvelé ? Un peu de tout cela sans doute. D'où, je l'avoue, ma déception. Certes, une fois engagé dans la correspondance, je me suis rendu sans trop de peine jusqu'à la fin. Mais, au terme de l'échange, je me suis dit qu'il y avait peu de chance que j'y revienne. Sur quoi donc repose la correspondance entre Paul Auster et J. M. Coetzee entretenue entre 2008 et 2011 ? En très grande partie sur le sport, notamment le baseball, et la catharsis qu'il opère chez le spectateur, oserais-je dire. Il y est aussi question de politique, des nombreux déplacements que l'un et l'autre effectuent pour répondre aux nombreuses demandes qui leur sont adressées (festivals, colloques, jurys), des relations d'amitié qui se sont développées

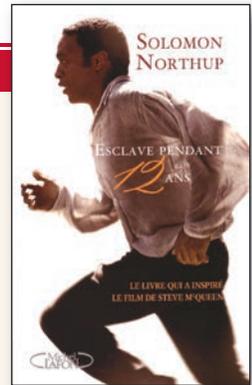
160 ans avant le film

Bien qu'ayant la peau noire, Solomon Northup est né libre, dans l'État de New York, en 1808. Son père avait été affranchi, par testament, à la mort de son maître. Le jour de Noël de 1829, Solomon épousa Anne Hampton, qui lui donna trois enfants, deux filles et un garçon. Afin de subvenir aux besoins de sa famille, il pratiqua plusieurs boulots au cours des années suivantes. Son préféré était sans doute de divertir les gens en jouant du violon. C'est d'ailleurs sous le prétexte de les accompagner avec son instrument lors de spectacles que deux hommes réussirent à le convaincre de les suivre à New York, en mars 1841. Il partit donc, sans prévenir personne, croyant revenir bientôt. Cette funeste décision allait sceller son sort pour les douze années à venir. Les inconnus se montrèrent tellement prévenants qu'ils firent disparaître chez Solomon toute trace de méfiance. Après quelques jours, ils ne s'étaient produits sur scène qu'une seule fois, mais ses deux nouveaux « amis » le payaient tout de même rubis sur l'ongle. Un soir, ils le droguèrent et Solomon se réveilla enchaîné dans le sous-sol d'une « nègrerie ». Après avoir affirmé qu'il était un homme libre, il fut battu jusqu'à ce qu'il se taise, par celui qui l'avait acheté à ses ravisseurs. Il venait d'apprendre que, s'il voulait rester en vie, il devait garder le silence sur sa condition. Il venait également d'avoir un avant-goût de la cruauté à laquelle il pouvait s'attendre.

Northup fut emmené en Louisiane où il fut successivement la « propriété » de trois maîtres. Le premier, un pasteur, traitait relativement bien ses « domestiques » mais il dut se départir de plusieurs d'entre eux, dont Solomon, à la suite d'un revers de fortune. Ses deux autres propriétaires se révélèrent cruels et brutaux. Après douze ans de servitude et de mauvais traitements, une occasion inespérée d'être secouru se présenta. Et Solomon Northup retrouva enfin sa liberté. Non sans avoir pris « conscience de l'étendue de l'inhumanité entre êtres humains, ni du degré infini de cruauté qu'il est prêt à atteindre par amour du gain ».

En 1853, il publia le livre qui a inspiré le film de Steve McQueen (Oscar du meilleur film 2014). Un récit passionnant de ses tragiques mésaventures et de celles de ses compagnons d'infortune.

Gaétan Bélanger



Solomon Northup

ESCLAVE PENDANT 12 ANS

Trad. de l'américain par Anna Souillac

Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2013, 299 p. ; 27,95 \$

au fil des rencontres entre les deux couples, et un peu de littérature. Trop peu à mon goût, d'où ma déception. N'allez pas croire que tout soit sans intérêt dans cette correspondance, mais elle m'est apparue répondre, au fil des échanges qui se déroulent par courrier électronique pour l'un et par fax pour l'autre, d'abord et avant tout au désir de chacun de développer et de maintenir une relation d'amitié fraternelle. Relation qui, dans ce cas-ci, peut très bien se passer du lecteur qui prendra davantage plaisir à découvrir les œuvres respectives des auteurs.

Jean-Paul Beaumier

Edgar Morin

MES PHILOSOPHES

Hachette, Paris, 2013, 185 p. ; 12,95 \$

Un livre sur les livres et la lecture (comme le *Dictionary of Literary Influences* de John Powell) est une fenêtre ouverte sur les savoirs, surtout avec Edgar Morin comme guide intellectuel. Il précise que son apprentissage de la philosophie s'est fait tout au long de sa vie ; son panthéon inclut en outre des « non-philosophes », comme Jésus et Bouddha, Beethoven, et même plusieurs mathématiciens. Ses penseurs préférés sont Héraclite et Pascal, sur lesquels on peut lire des leçons précises et vivantes. Edgar Morin reste fasciné par la coexistence des contradictions, comme l'opposition entre foi et raison, présente

dans son cycle intitulé *La méthode* : « Ce confit, attisé et nourri par des penseurs comme Pascal et Héraclite, m'a permis de me faire moi-même, assumant mes contradictions entre la foi et le doute, la raison et la mystique ».

Parmi les « lectures fulgurantes » l'ayant « marqué à jamais », il avoue avoir trouvé chez Dostoïevski l'inspiration de son concept d'un *homo sapiens-demens* (mélange de souffrance, de tragédie, de dérision et de délire) que l'on retrouve dans *Le paradigme perdu : la nature humaine* (1973). Sur Rousseau, il écrit que l'auteur du *Contrat social* avait « bien compris qu'une volonté générale n'est pas l'addition des volontés particulières ». Devant la pensée de Marx et du marxisme, Edgar Morin est partagé mais

| Guerre...

souvent perplexe : « Les idées et les idéologies – dont l'idée de nation – n'étaient que d'illusoires superstructures ». Peut-être les plus touchantes, les pages sur Proust lui permettent d'y reconnaître « un microcosme de tout tissu de vie humaine ». Edgar Morin admire par ailleurs le surréalisme, qui se nourrit de hasards, de rêves et de poésie : « La vie s'exalte dans l'émerveillement et le surréalisme a exalté le merveilleux du quotidien ». Admirateur de la psychanalyse, Edgar Morin reconnaît sa dette envers Freud, qui « voit la présence active de la mort (Thanatos luttant contre Éros) au cœur de la vie ». La conclusion de ce livre se trouve dans les pages centrales réaffirmant le rôle de la philosophie, qui devrait interroger la science et la connaissance : « Aujourd'hui, toutes les avancées de la science raniment les interrogations philosophiques premières ».

Inspiration pour de futures lectures, *Mes philosophes* d'Edgar Morin est non seulement une formidable initiation à la philosophie, mais aussi un autoportrait intellectuel de l'un des derniers grands penseurs européens.

Yves Laberge

Jacques Mathieu et Sophie Imbeault
LA GUERRE DES CANADIENS

1756-1763

Septentrion, Québec, 2013, 279 p. ; 27,95 \$

Deux auteurs signent *La guerre des Canadiens* mais il semble bien que l'étude soit surtout attribuable à Jacques Mathieu : formulée au « je » à plusieurs reprises – celui de l'historien, de toute évidence –, l'« Introduction » précise l'apport de Sophie Imbeault au seul chapitre 5. Quoi qu'il en soit, la démarche est novatrice dans la mesure où l'on s'intéresse ici beaucoup moins aux actions militaires qui se sont déroulées durant la guerre de Sept Ans en Nouvelle-France qu'au destin des soldats, des civils et de leurs familles, humbles ou nobles, pauvres ou nantis, « dont les souffrances, les

Éthique et polémique

Les débats d'idées ont ceci de profondément bénéfique qu'ils permettent, dans un monde idéal, une sorte de catharsis sociale. Qu'arrive-t-il cependant quand les polémistes quittent l'arène des arguments fondés sur la raison (*logos*) pour s'en prendre à la personne du débatteur (*ethos*) adverse ? Autrement dit, qu'advient-il de l'affrontement lorsque les coups sous la ceinture deviennent en quelque sorte la règle ? Voilà quelques-unes des questions que pose l'ouvrage *Un Québec polémique*, collectif sous la direction de Dominique Garand, professeur d'études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. La thèse principale de Garand consiste à démontrer que la polémique est au Québec une question qui tient plus du rapport de forces entre les représentants d'idées que de la confrontation et du heurt de ces mêmes idées.

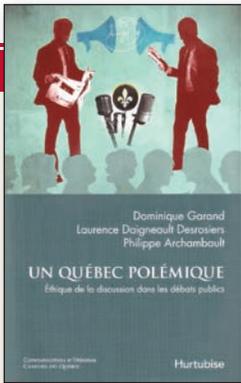
Pour ce faire, les auteurs recourent à une approche théorique située au carrefour de la rhétorique argumentative et de l'analyse du discours. Le concept d'*ethos*, compris comme une construction discursive de la personne de l'énonciateur, est ici privilégié dans ses multiples dimensions (*ethos* préalable, textuel, dérivé, etc.), afin d'établir un positionnement dans une *scénographie* plus large. L'*ethos* s'accompagne en contrepartie de l'érection d'un *anti-ethos*, mise en discours de la figure adverse par divers procédés de nomination, que la cible soit collective, générique ou individuelle. Dans ce dernier cas, le recours à l'argument *ad hominem*, visant directement l'autre, semble primer, dans la mesure où l'énonciateur ne quitte pas les paramètres institués de la polémique en cours. Les écrits de Pierre Falardeau viennent étayer certains dispositifs argumentaires *ad hominem*, dont l'insulte et l'invective sont l'arme privilégiée. Après ces quelques détours méthodologiques, les chercheurs se mettent en frais d'analyser des polémiques marquantes des années 1990.

Certains sujets sont propices à polariser les échanges et à faire monter les intervenants aux barricades. L'identité nationale est sans contredit le plus chaud d'entre eux, comme en font foi les exemples retenus. Le cas d'Esther Delisle, par exemple, est symptomatique de cette tendance. Delisle publie à l'époque (1993) une thèse sur l'antisémitisme et le fascisme de Lionel Groulx (*Le traître et le Juif*). Son entreprise est battue en brèche par plusieurs détracteurs au sein de la presse québécoise, et ce, avant même sa sortie. Or les auteurs du collectif montrent bien que le débat entourant *Le traître et le Juif* n'a pas eu lieu, malgré ses réactualisations

tragédies et les rêves brisés sont tombés dans l'oubli ». En puisant principalement dans les registres de l'état civil, même incomplets, dans le dictionnaire généalogique de Cyprien Tanguay et dans le « PRDH » (Programme de démographie historique de l'Université de Montréal), Jacques Mathieu amorce un relevé individualisé des participants et des victimes du conflit.

Les deux premiers chapitres traitent des brisures majeures dans le rythme et le mode de vie de la population : déplacement des civils, séparation des couples,

raisonnement, tension constante, mariages retardés ou précipités, suspension momentanée des inscriptions de baptêmes et sépultures, surmortalité infantile, inhumations reportées ou communes, résistance des Canadiens même après la chute de Québec, escarmouches, dévastation par le feu due aux Anglais..., telles sont les conséquences de la guerre de la Conquête dans les paroisses bordant le Saint-Laurent, en aval comme en amont de Québec, et jusqu'à Montréal, qui capitula le 8 septembre 1760. Les chapitres 3 et 4 portent sur les miliciens français et



ultérieures (1998, 2002). Plutôt que de discuter les appartenances idéologiques de Groulx, les polémistes engagent la confrontation sur l'appartenance du nationalisme québécois à des idéologies fascistes et antisémites. Les dossiers Mordecai Richler, à propos de l'ouvrage *Oh Canada ! Oh Québec ! Requiem pour un pays divisé* (1992), et Monique LaRue, sur son opuscule *L'arpenteur et le navigateur* (1996), viennent corroborer

la thèse d'un « dialogue de sourds » au cœur des débats en apparence les plus engagés.

La conclusion porte quant à elle sur le rôle imparti aux blogues dans le débat d'idées, ainsi que sur leur absence de règles éthiques et déontologiques. Par son manque d'instance critique permettant une synthèse des diverses opinions, la cyber-agera serait moins un lieu d'échanges visant le consensus qu'un espace de « coexistence dans le dissensus ». Enfin, un bref coup d'œil sur l'affaire Bertrand Cantat (2011) vient clore le parcours critique, toujours développé de main de maître et qui témoigne à coup sûr d'un souci constant du lecteur profane. À ce titre, la construction d'*Un Québec polémique* est judicieuse : chaque concept amené, chaque procédé rhétorique sont systématiquement accompagnés de démonstrations concrètes. Le lecteur insatiable trouve en annexe un texte supplémentaire, revenant sur l'injure et l'invective, ainsi qu'une synthèse éclairante du cadre méthodologique adopté. Le tout s'accorde aux visées fondamentales de la rhétorique : l'ouvrage, par la finesse de son argumentation serrée, convainc ; par sa volonté sensible de rendre accessible le sujet qu'il embrasse, il séduit. Une belle réussite.

David Laporte

**Dominique Garand, Laurence Daigneault Desrosiers
et Philippe Archambault**

UN QUÉBEC POLÉMIQUE

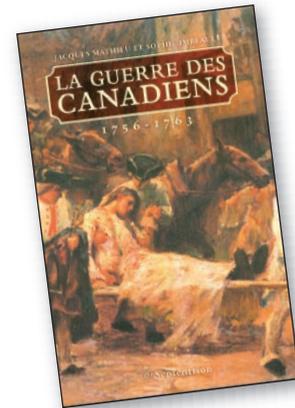
ÉTHIQUE DE LA DISCUSSION DANS LES DÉBATS PUBLICS

Hurtubise, Montréal, 2014, 427 p. ; 44,95 \$

canadiens tués au combat de juin 1759 à octobre 1760 et sur le remariage des veuves de soldats ou d'immigrants entre 1760 et 1763. Les deux chapitres suivants touchent au sort des nobles et à celui des petites gens : les premiers eurent à choisir entre demeurer sujets français en quittant la Nouvelle-France ou devenir sujets britanniques en restant au pays ; les seconds sont des personnes qui retournèrent en Europe de leur plein gré ou qui furent amenées comme prisonniers de guerre, laissant leurs familles sans nouvelles. L'une des préoccupations

majeures du temps fut le remboursement par le roi de France de l'argent de papier du Canada : lettres de change, monnaie de carte et titres de créance. Un septième et dernier chapitre examine le sort des Acadiens qui ont réussi à éviter la déportation de 1755 en se réfugiant dans la vallée du Saint-Laurent, mais qui ont eu à subir les ravages de l'épidémie de variole dont la virulence atteignit son sommet au cours de l'hiver 1757-1758.

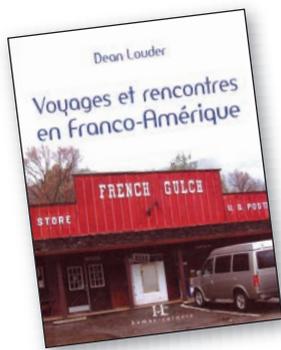
Tableaux à l'appui, les auteurs multiplient les portraits personnalisés des victimes de la guerre en évoquant notamment



des cas de familles entières décimées par des mortalités à répétition. Ils soulignent également l'entraide dont la population fit preuve dans l'adversité et la force de la vie qui a continué malgré l'insécurité quotidienne.

En regard de ce bilan positif, il faut faire état de quelques fausses notes. Ainsi, le français n'est pas toujours de la plus grande élégance, il faut bien le dire : « [...] la famine sévit si sévèrement à l'Hôtel-Dieu qu'il ne reste ni viande ni bois et de la farine pour un mois, mais sans aucun moyen de s'en procurer » ; « [...] il lui reste qu'une fille de 20 ans » ; « [...] âgés au début de la soixantaine »... On déplore aussi quelques répétitions, dont celle, triple, de la pendance de Joseph Nadeau pour cause d'appui aux résistants (p. 34, 58, 93). On découvre également des anomalies typographiques : on indique comme œuvre citée (p. 167, n. 47) un titre qui n'apparaît qu'ultérieurement (p. 201, n. 139) ; une ligne a sauté en page 111 ; les mêmes patronymes n'ont pas toujours la même orthographe... Enfin, si on trouve un fort utile index, l'absence de bibliographie étonne dans cette œuvre publiée chez Septentrion. Sans passer outre à ces lacunes agaçantes, reconnaissons toutefois l'apport des auteurs dans leur révélation du destin des gens qui ont eu à subir les affres de la guerre de Sept Ans en Nouvelle-France.

Jean-Guy Hudon ►



Dean Louder

VOYAGES ET RENCONTRES EN FRANCO-AMÉRIQUE

Septentrion, Québec, 2013, 257 p. ; 22,95 \$

Géographe québécois d'origine américaine, francophile, Dean Louder est fasciné par les régions où vivent les derniers descendants des pionniers français. Un peu à la manière d'un Jack Kerouac qui repartirait sur la route, il nous fait connaître à travers son journal de voyage des coins obscurs d'une Amérique où l'on parle encore français, quelquefois avec difficulté, souvent dans l'adversité, et parfois dans l'indifférence.

En plusieurs étapes, Dean Louder recommence un pèlerinage qu'il a fait maintes fois avec ses étudiants lorsqu'il était professeur à l'Université Laval ; outre les passages obligés dans l'Ontario francophone et la Nouvelle Acadie (dans deux voyages séparés), il parcourt plusieurs endroits des États-Unis où l'on parle encore le français parce que c'est la langue transmise par les ancêtres : par exemple, en Louisiane, à la Vieille Mine au Missouri et à Frenchville en Pennsylvanie, dont le territoire faisait partie de l'évêché de Québec jusqu'en 1758. Il se rend aussi à Blanc-Sablon, à la limite du Labrador, prend le traversier pour aller à Terre-Neuve ou encore sur l'archipel français de Saint-Pierre-et-Miquelon, véritable parcelle de France enclavée dans le territoire canadien.

À part peut-être l'épilogue, le propos

Traité de Paris : avant et après

Dix-sept auteurs, dont six avec plus d'une contribution, font le point sur l'état de la Nouvelle-France avant et après le traité de Paris en abordant différents sujets qui vont des alliances amérindiennes aux négociations diplomatiques entre la France et l'Angleterre, en passant par les rivalités commerciales dans la traite des fourrures, les droits de pêche, le remboursement de la monnaie de papier, le sort de la population canadienne, de l'Église catholique, du régime seigneurial...

Il faut souligner d'entrée de jeu l'éclairante introduction de Laurent Veysière qui, en un peu plus d'une vingtaine de pages, brosse le tableau de la situation qui prévalait dans les nombreux pays touchés par la guerre de Sept Ans (1756-1763), à laquelle le traité de Paris, signé le 10 février 1763, venait mettre un terme. Veysière remonte aux nombreuses ententes élaborées entre les nations européennes, dont le traité d'Utrecht en 1713, et replace la Conquête de la Nouvelle-France dans son contexte global afin d'en apprécier l'importance relative. Il y expose la logique du principe d'équilibre des puissances en présence, les gains territoriaux temporaires comme monnaie d'échange en vue des négociations à venir, les renversements de coalitions, l'action des hommes politiques de premier plan (par exemple, George III et William Pitt en Angleterre, Louis XV et le comte de Choiseul en France) et le bilan économique de la guerre.

Cette description des volets européen et américain du conflit, également examinés par Michel De Waele dans son chapitre, éclaire les collaborations suivantes qui traitent de questions plus circonstancielles, tels l'apport démographique des soldats de Montcalm (Marcel Fournier), « l'amérindianité » comme composante fondamentale de l'identité canadienne-française (Denis Vaugeois), la morue comme moteur de l'exploration européenne de l'Amérique du Nord au XVI^e siècle (Raymonde Litalien), le Canada comme espace économique marginal dans l'empire colonial français (Didier Poton), la liquidation de l'immense dette du

n'est ni introspectif ni nombriliste ; c'est en géographe préoccupé par la disparition du fait français que l'auteur constate l'anglicisation d'une ville comme Grand-Sault au Nouveau-Brunswick où pourtant 80 % de la population parle français. Dean Louder n'hésite pas à rappeler combien de fois des règlements ont interdit la langue française, par exemple à Frenchville, en Pennsylvanie. Une autre forme d'occultation a lieu à Port au Choix, à Terre-Neuve, où l'on souligne le patrimoine français un jour par an – pour célébrer durant le reste de l'année « la présence et le passage des peuples autochtones ».

L'édition de ces *Voyages et rencontres en Franco-Amérique* constitue un autre cas de blogue repris sous forme de livre, inversant la tendance de reproduire les publications papier en versions électro-

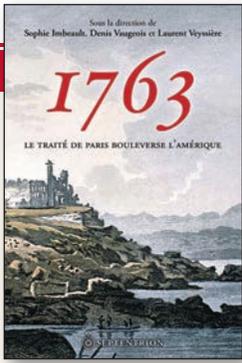
niques. Qui disait qu'Internet allait tuer le livre ?

Yves Laberge

Roxanne Bouchard et Patrick Kègle EN TERRAIN MINÉ

CORRESPONDANCE EN TEMPS DE GUERRE
VLB, Montréal, 2013, 237 p. ; 24,95 \$

Riche idée et début à la hauteur. Dans le coin droit, le soldat Patrick Kègle, qui va tenter « d'expliquer combien les soldats canadiens sont humains et prêts à servir l'humanité » ; dans le coin gauche, l'enseignante Roxanne Bouchard qui, d'entrée de jeu, met les points aux bons endroits : « Si vous étiez vraiment homme de cœur, vous refuseriez de porter les armes ». La correspondance qui s'enclenche ainsi dans la clarté durera plusieurs années, avec des éclipses lorsque le militaire revient au pays



Canada (Sophie Imbeault), la guerre du chef Pontiac dans les Pays d'en Haut (Joseph Gagné), l'intégration sociale des Canadiens passés en France à la Conquête (Robert Larin)... D'autres auteurs se penchent sur les fastueuses fêtes entourant la publication de la paix en France (Alain Laberge), la guerre à la sauvage (Laurent Veysière), l'originalité de l'approche de Lionel Groulx dans ses *Lendemain de conquête* (1920) (Charles-Philippe

Courtois), la réconciliation des élites britanniques et canadiennes et la prestation obligatoire du Serment du Test (Donald Fyson), la signification de la Conquête pour les Autochtones (Alain Beaulieu), le changement des habitudes alimentaires des habitants (Yvon Desloges), les pratiques culturelles (Laurent Turcot)...

Un fort utile index est précédé d'une chronologie ample et détaillée par Sophie Imbeault, qui couvre avec circonspection la période allant du traité d'Utrecht (1713)   l'Acte de Québec (1774). L'essai ne comporte pas de bibliographie comme telle mais chaque article est accompagné de notes infrapaginales donnant la référence à une imposante quantité de livres et de documents d'archives, en anglais comme en français. Trente-deux pages, dont la grande majorité en couleurs, illustrent au surplus ce riche ensemble de textes.

Jean-Guy Hudon

Sous la dir. de Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veysière
1763

LE TRAITÉ DE PARIS BOULEVERSE L'AMÉRIQUE
Septentrion, Québec, 2013, 424 p. ; 39,95 \$

et retrouve à la fois sa famille et ses chocs post-traumatiques.   son terme, l'affrontement aura c d  la place à l'amitié et à un projet de publication conjointe.

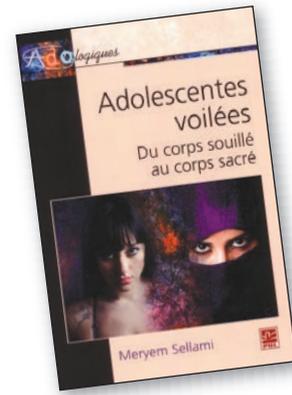
Chaleureux et pleinement respectable, le bouquin se déroule pourtant sous le signe du malentendu : on confond les enjeux et on laisse entendre que le respect mutuel suffit à museler les principes. Et pourtant ! Le militaire de carrière peut, comme tout humain, pratiquer son métier avec sincérité et générosité sans pour autant que son métier mérite l' loge. De la même manière, la femme sensible aux valeurs culturelles peut sympathiser avec le soldat qu'éprouvent le divorce et le doute professionnel sans pour autant endosser les dérives belliqueuses de son correspondant et de son pays. Prouver que l'amitié est possible malgré les divergences de valeurs démontre

seulement que l'amitié, comme l'amour, résiste à bien des corrosions. S'entendre sur le fait qu'on ne s'entend pas va déjà plus loin.

Dans le monde clos de cette amitié, le reste perd tout relief. On ne se demande pas pourquoi un militaire en mission se confie à une « marraine de guerre » tout en cachant les risques de sa mission à la mère de ses enfants. Pas plus qu'on ne demande au soldat de préciser la nature de ses chocs post-traumatiques. Que le soldat se dise pacifiste ne fait guère sauter sa correspondante. On ne demandera pas au militaire quelles preuves il peut brandir du rôle humanitaire dont se targue l'armée. Pas plus qu'on ne l'invite à mesurer enfin l'ampleur de ses préjugés religieux et raciaux : comment pourrait-il aider un peuple dont il sous-estime visiblement l'histoire et la culture ?

commentaires essai

Voile islamique



Admirable chose que l'amitié, mais, en l'occurrence, elle évacue les questions que le début de l'échange faisait espérer.

Laurent Laplante

Meryem Sellami

ADOLESCENTES VOILÉES

DU CORPS SOUILLÉ AU CORPS SACRÉ

Presses de l'Université Laval, Québec, 2014,
214 p. ; 25 \$

Voilà un livre important dans le contexte politique québécois et canadien. Avec la Charte des valeurs québécoises, la question du voile islamique a fait une entrée spectaculaire dans les débats politiques au Québec. Beaucoup de choses se sont dites à propos du voile mais, les détracteurs de la Charte l'ont souligné, peu d'études sont venues éclairer le débat. Et voilà une étude, sérieuse : une thèse de doctorat de l'Université de Strasbourg basée sur une enquête auprès de jeunes adolescentes en Tunisie.

Tout au long de l'ouvrage, l'auteure décrit et explique clairement l'augmentation du nombre d'adolescentes portant le voile dans ce pays. Selon elle, le voile est un signe patent du maintien du patriarcat dans les sociétés arabes, et aussi de la continuité du culte ancestral de la virginité. Avec le voile, les jeunes femmes démontrent qu'elles ont « intériorisé » la vision manichéenne des hommes à leur égard : les femmes affichent soit des mœurs faciles (lire : occidentalisées), soit des mœurs traditionnelles, pures, bref « musulmanes ».

Comme encore dans le monde arabe, pour être « variable », une fille doit être « pure », donc vierge, comment mieux afficher cette « mariabilité », cette pureté, sa bonne réputation qu'avec le voile ? « Transgresser la norme virginale constitue une déviance qui expose l'adolescente à un risque identitaire majeur, celui d'être une stigmatisée impure [...]. Les jeunes filles sont amenées à esquiver ce risque au quotidien, notamment à travers le voilement, qui renvoie à une pureté socialement affichée. »

Meryem Sellami situe cette montée du voile après les événements du 11 septembre 2001 et la guerre qui s'en est suivie en Irak, parlant d'une volonté de « restitution de la dignité islamique » face à l'hégémonie culturelle de l'Occident. Avec la multiplication des chaînes arabes de télévision par satellite sont apparus des prédicateurs intégristes pour qui une bonne musulmane, digne, celle qui se respecte, se pare nécessairement du voile. Ils jouent un rôle important dans l'usage grandissant de ce vêtement si contesté.

Un livre pertinent, qui dévoile (sans jeu de mots) une différence majeure entre les sociétés arabe et occidentale actuelles : la pudeur.

Yvan Cliche

Philippe Navarro LA PUCK ROULAIT PAS POUR NOUS AUTRES...

44 SAISONS DE LA LNH DÉCORTIQUÉES

Sylvain Harvey, Québec, 2014,

191 p. ; 19,95 \$

Dans le sport, les statistiques jouent un rôle important ; elles valident les récits héroïques entendus ou vus, elles quantifient des exploits, donnent un caractère immuable à ce qui advient dans l'instantanéité d'une joute. Par elles, on saisit

Contre le cynisme

Moine bouddhiste vivant en Himalaya depuis 40 ans, docteur en génétique cellulaire ayant étudié sous la tutelle du Prix Nobel de médecine François Jacob, interprète du Prix Nobel de la paix le XIV^e Dalaï-lama, fils du philosophe, essayiste et académicien Jean-François Revel, traducteur accompli, photographe salué par Henri Cartier-Bresson, essayiste mondialement reconnu (*Plaidoyer pour le bonheur* reste un des livres clés sur un sujet qui a fait couler des océans d'encre), Matthieu Ricard se consacre aussi à une quarantaine de projets humanitaires, auxquels sont destinés la totalité de ses droits d'auteur. Un exemple vivant de ce dont il parle.

Son dernier ouvrage, *Plaidoyer pour l'altruisme*, totalise quelque 900 pages. Il s'ouvre sur ces mots de Victor Hugo, qui donnent le ton : « Rien n'est plus puissant qu'une idée dont le temps est venu ». Avec souci du détail, générosité et sens de la pédagogie, l'auteur fait une plaidoirie difficile à égaler, où l'on comprend, point par point et irrémédiablement, que l'altruisme n'est « ni une utopie ni un vœu pieux », mais un fait, une possibilité, une nécessité, et peut-être bien une urgence.

Il faut au lecteur un brin de motivation au départ, où l'on définit longuement les termes ; il y découvrira par exemple les nuances entre la compassion, la pitié, l'altruisme, l'empathie. Matthieu Ricard fait la lumière sur des débats qui ont constamment fait surface dans l'histoire de la philosophie occidentale (souvent de façon étonnement étriquée ou maladroite chez certains grands esprits par ailleurs admirables) ; il fait intervenir psychologues, sociologues, spécialistes des neurosciences (notamment Daniel Batson, Paul Ekman et des chercheurs de l'Institut Max-Planck). La *compassion* et la *sollicitude*, par exemple, ne sont pas tout à fait les mêmes choses que la *contagion émotionnelle* ou la *détresse empathique*. Certains états mènent à des mécanismes de défense, d'autres à l'intrépidité.

Une fois établis les termes et la place que prend ce plaidoyer dans l'histoire de la compréhension des émotions, on se penche sur la *motivation*. Ici, l'auteur étudie entre autres des cas ayant eu lieu pendant la Shoah, et fait dialoguer sociologues, anthropologues et philosophes. Il parle de la « banalité du bien », clin d'œil audacieux à Hannah Arendt. On découvre au passage que l'idée qu'on se fait souvent d'une panique généralisée et d'un « chacun pour soi » en temps de catastrophe relève plus d'un mythe hollywoodien que de faits historiques. Il serait en effet possible d'avoir une motivation dépourvue d'égoïsme. Bizarrement, on a longtemps considéré une telle thèse comme un peu naïve et un tel sujet d'étude « un peu léger ». Les 100 pages de notes, la longue bibliographie et les figures dûment

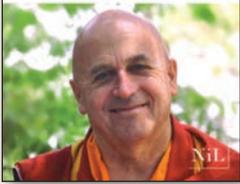
la durée d'un sport, on compare les époques, on donne une aura d'objectivité aux coups de cœur ressentis pour une équipe ou pour un joueur. Pourtant, les statistiques sont toujours biaisées, conséquences d'un angle de vue particulier. Les chiffres sont peut-être absolus, comme les 92 buts de Wayne Gretzky ou les 110 points de Mats Näslund (mon joueur !), mais ils racontent aussi des histoires et contextualisent différemment ces données qui en elles-mêmes disent rarement

le fond des choses. Dans son essai au titre peu approprié, Philippe Navarro tente d'appliquer au hockey les leçons des mathématiques pour tenter de saisir ce qui fait gagner une équipe. Reprenant certains acquis de la « sabermétrie » (l'étude des statistiques au baseball pour contrer les vérités de La Palice appliquées par les gérants sans remettre en cause les lieux communs), Navarro fait certes œuvre utile pour saisir la spécificité du hockey et déterminer de nouveaux moyens pour

Matthieu Ricard

Plaidoyer pour l'altruisme

La force de la bienveillance



référéncées devraient nous convaincre du contraire.

Dans des chapitres sur l'altruisme dans les théories de l'évolution et chez les animaux, l'auteur fait habilement intervenir Darwin et ses successeurs ; des primatologues et éthologues aussi (Jane Goodall et Frans de Waal font partie d'une longue liste). Les exemples tirés de l'étude des grands singes, des éléphants, des dauphins et autres cétacés – les manifestations de deuil, de consolation,

d'entraide, d'adoption, de transmission de ce qui mérite amplement le nom de *culture sociale* –, font plus que figures d'anecdotes réconfortantes. S'ensuit un fascinant chapitre sur l'enfance dans lequel on découvre où Freud et Piaget s'étaient trompés.

Matthieu Ricard revient ensuite vers la philosophie et la sociologie, en disant que « la théorie de l'égoïsme universel se soustrait à toute réfutation par les faits », et il étudie le troublant phénomène des « champions de l'égoïsme ». Cela permet de comprendre pourquoi on ne retient du sensationnalisme que les mauvaises nouvelles. On tente aussi d'élucider les origines de la violence et on présente une série de données éloquentes sur le *déclin* de la violence au fil des époques – une lecture assurément gratifiante pour un monde abruti de cynisme.

Avec la même rigueur, on s'attarde ensuite à l'écologie, à l'éducation et surtout à l'économie.

Qu'on ne s'attende pas à un ouvrage « religieux » ; sur 900 pages, à peine 10 font une revue d'exercices contemplatifs qui facilitent la culture de l'altruisme en soi, et favorisent l'émergence de relations plus saines avec le monde et le quotidien. On trouvera davantage de ces exercices dans d'autres livres du même auteur (comme *L'art de la méditation*, chez le même éditeur).

Une lecture vaste, palpitante, nuancée, valorisante – et poussant à l'action éclairée.

Vincent Thibault

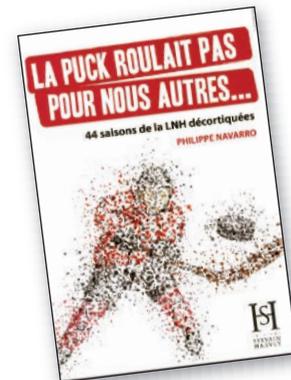
Matthieu Ricard
PLAIDOYER POUR L'ALTRUISME
LA FORCE DE LA BIENVEILLANCE

Nil, Paris, 2013, 916 p. ; 39,95 \$

bien jauger la valeur d'une équipe ou d'un joueur, mais il montre surtout à quel point l'examen scientifique de ce sport est en retard sur le baseball. Bien sûr, la cadence coulante du hockey fait en sorte que les actions ne s'enregistrent pas de la même manière que pour un sport de remise au jeu comme le baseball, où chaque tir est archivé, toutefois ce que propose Navarro est quand même à des lieux des avancées actuelles de la sabermétrie.

L'essai cherche à saisir ce qui fait gagner

une formation et procède ainsi du plus collectif au particulier, de l'équipe au joueur puis au repêchage. Grâce à des études mathématiques, Navarro montre que la cohésion défensive aide davantage à gagner que l'explosion offensive, en plus de cerner comment les formats de compétition (saison et séries éliminatoires) ont des conséquences sur la discrimination entre les clubs. Cette section est un peu longue et fastidieuse, parce qu'elle bouscule peu de préconçus sur le sport ;



la suivante, qui vise à pondérer les performances individuelles en fonction des variations entre les époques a davantage de charme, puisqu'elle donne un moyen relatif de comparer les joueurs, qu'ils aient fait bonne figure durant les belles années des montées à l'emporte-pièce (années 1980) ou lors du triomphe de la trappe (années 2000). Des carrières entières semblent ainsi surévaluées alors que d'autres acquièrent une valeur qui leur était déniée. La dernière partie sur le repêchage insiste sur la valeur relative des choix en fonction des rondes de sélection et postule qu'au-delà du quinzième rang, la part de hasard est assez grande. Finalement, cet essai est plaisant pour un amateur de statistiques comme moi, malgré une écriture qui oscille entre la lourdeur et un humour pas toujours réussi, mais il montre surtout l'ampleur du travail à entreprendre pour bien comprendre la signification individuelle et collective des chiffres qui disent le hockey.

Michel Nareau